

**BENJAMIN DE LAFORCADE**

**BERLIN  
POUR ELLES**

roman

*nrf*

**GALLIMARD**

**BENJAMIN DE LAFORCADE**

**BERLIN  
POUR ELLES**

roman

*nrf*

GALLIMARD



BENJAMIN DE LAFORCADE

BERLIN  
POUR ELLES

roman

*nrf*

GALLIMARD

*Pour Adèle*

1967

Sa vie tenait encore sur les doigts d'une seule main. Elle montrait sa paume tendue lorsqu'on lui demandait son âge, fière de savoir, fière de compter. Hier soir, juste avant la nuit, elle a grandi d'une année et sa mère a chanté. Il faut un pouce de plus pour dire son existence. Hannah avait six ans quand elle s'est réveillée.

Hannah est accroupie, le dos rond, les genoux aux oreilles et les sourcils froncés, les boucles de ses cheveux blonds s'agitent quand passe le vent. Elle joue dehors. Elle fait glisser le bout d'un bâton dans le sable et la terre, l'ombre de son visage apparaît sur le sol quand le nuage se dissipe et elle y reconnaît la rondeur de son nez, le bout de sa langue.

En une ligne de pointillés noirs, une rangée de fourmis contourne sa chaussure. Elles s'enfoncent une à une dans un trou invisible, les pattes avant et les antennes d'abord, quatre fils frénétiques, le thorax ensuite et l'abdomen enfin. La dernière de la file, Hannah lui barre la route avec son bâton. La fourmi s'arrête, hésite, et se décide à grimper sur l'obstacle comme on renonce à suivre sa bonne intuition. Elle

s'envole. Hannah approche l'insecte de ses yeux, un corps en trois morceaux et une allure de monstre. Elle fait tourner le bâton entre ses doigts, la fourmi reste accrochée, curieux exemple de ces choses qui jamais ne glissent, jamais ne tombent. En la regardant d'encore plus près on la verrait trembler.

Dehors, c'est un terrain vague, un trou dans le paysage. Des mauvaises herbes poussent sous les plaques, fendent les morceaux de terre nue. Il y a un banc au milieu du vide. Une cagette cassée sur la roue d'une voiture, le sol marqué par la trace d'un feu allumé la veille. Dans le tesson d'une bouteille, le mégot d'une cigarette gonflé d'humidité.

Le mur coupe à travers le terrain, beaucoup plus loin, il obstrue les fenêtres des immeubles abandonnés. C'est une ligne basse à laquelle on s'est habitué, une ligne morne qui s'éclaire quand vient la nuit. Pour Hannah, Berlin s'arrête là. Là-bas. Dans cet ailleurs dont elle ne sait presque rien et qu'elle entend parfois dans les conversations d'adultes, les chuchotements, les noms de lieux étranges et de villes imaginaires. Comme la porte de la maison, comme le plafond de la chambre, le mur délimite l'espace qui lui appartient, définit les frontières de ce qu'elle appelle chez moi. Ce qui se trouve au-delà ne la concerne pas. Elle se contente de jouer dans ces endroits qui poussent près des frontières, la nature recouvrant ce qui a été démoli. Des déserts. Des planètes.

Par-delà le bâton, un mouvement attire son attention. Un mouvement et un bruit, celui d'une petite fille qui se met à courir quand elle croise son regard, les poings serrés, jusqu'au tuyau rouillé dont la majeure partie est encore enterrée. La petite fille s'approche d'Hannah, se ravise et reprend ses distances, les mains sur la bouche et les yeux grands ouverts, terrifiée de sa propre audace. Elle porte une

blouse et ses longs cheveux noirs sont ramenés vers l'arrière, serrés par un bandeau. Perdant l'équilibre à chaque pas, elle court et se fatigue vite, sourit, rougit, se cache les yeux. Timide. Hannah revient à sa fourmi, à la caresse de son corps sur sa peau et aux tressautements de ses pattes. L'autre petite fille risque un signe. Hannah ouvre la main pour montrer ce qui s'y cache.

Elle s'appelle Judith et elle s'est accroupie juste à côté d'Hannah. Dans l'immense terrain vague, c'est la place qu'elle a choisie pour s'accroupir, son épaule contre la sienne et sa cuisse contre sa cuisse. Son visage à quelques centimètres du sien.

« Bonjour ! »

La fourmi contourne ce qu'on pose sur sa route, le bois, les feuilles et les bras des petites filles. Juste avant qu'elle ne disparaisse sous une herbe, Judith fait tomber sa main aussi fort qu'elle le peut. Sous ses doigts, une trace rouge et noire. Plutôt la savoir morte que la laisser partir.

## 2

Judith se réveille presque toutes les nuits, jetée hors du sommeil par le même cauchemar. Les rideaux laissent passer un peu de lumière bleue, elle vérifie que les draps sont secs et lutte contre l'envie de refermer les yeux. Pour calmer les battements de son cœur, Judith se concentre sur la respiration de son frère. Le petit Michael dort à côté d'elle, sur un matelas au sol. Il est encore trop petit pour la peur, trop petit pour savoir la menace de la nuit.

Le jour, Judith ne manque pas de courage. Elle répond aux adultes en les regardant dans les yeux. Elle est allée toucher le chien des Jacobi, sa gueule dégoulinante et son poil ras. Elle a mis un coup de pied dans le tibia d'un grand qui lui tirait les cheveux et elle a osé

s'approcher de la petite fille blonde qui jouait dans le terrain vague. Mais quand vient le soir, la peur se fait une place dans son ventre, une flaque froide, sa gorge est épuisée d'avoir été si longtemps contractée. Il y a l'envie d'appeler sa mère et l'interdiction de faire du bruit. Le silence qui oblige au silence. Judith sait qu'en fermant les yeux, le visage de sa grand-mère apparaîtra de nouveau.

Sa grand-mère est morte il y a presque un mois. On lui a dit « Oma ne va pas bien », elle a mis son manteau et ils sont sortis, son père, sa mère, elle et Michael. Judith sait que les vieilles femmes tombent malades, d'autres maladies que les siennes, ils sont montés dans le tramway et Judith a dissipé d'un geste la fumée d'une cigarette. L'homme portait un chapeau froissé, il est descendu en laissant tomber son mégot et Judith s'est libérée des bras de sa mère pour l'écraser sous sa semelle.

Judith ne sait pas encore déchiffrer toutes les lettres qui composent le nom des rues, mais elle parvient à lire la plupart des enseignes. Boulangerie. Coiffeur. Konsum. Bientôt, elle connaîtra tout et comprendra chaque mot, chaque phrase. À la sortie du tramway, elle s'est arrêtée devant un papier collé sur un réverbère et a lu quelque chose qu'il est interdit de dire, juste avant que son père ne la prenne par l'épaule pour la faire avancer. La rue de la grand-mère était longue et étroite, bordée d'immeubles aux façades abîmées, égayée par une belle rangée d'arbres. Judith a demandé s'ils étaient encore loin, son père s'est retourné et a posé un doigt sur ses lèvres. Il n'y a rien que le père de Judith aime autant que le silence.

Ils sont arrivés devant une porte verte dont elle se souvenait vaguement. De sa poche, son père a sorti une clé et ils ont traversé la cour jusqu'au bâtiment du fond. Une autre porte, plus petite, un escalier pentu qui menait au sous-sol. « On va monter le charbon. »

Elle est descendue avec lui et il a courbé le dos pour ne pas se cogner la tête. En bas, une ampoule éclairait un grand tas de lignite.

Assise dans un fauteuil, la grand-mère faisait passer son doigt sur la joue de Michael qu'on tenait suspendu devant elle. D'une voix grave, elle a dit quelque chose que Judith n'a pas compris, son père l'a poussée dans le dos et ça a été son tour d'être touchée. La grand-mère avait des taches dans les yeux et une odeur de pomme de terre, ses cheveux étaient noués en une queue-de-cheval rentrée sous son gilet. Quand Michael s'est mis à pleurer, elle a posé ses mains sur ses oreilles et on a emmené l'enfant dans une autre pièce. Judith s'est retrouvée seule avec sa grand-mère.

Pour ne pas la regarder, Judith a fait la liste des objets qui l'entouraient. Le poêle et le charbon. L'évier. Une pile de conserves. Sur l'étagère, une assiette en porcelaine de Meissen debout comme un trophée, un liseré doré et deux poissons gris nageant dans la poussière. La vieille respirait par la bouche, Judith espérait que Michael se calme pour que ses parents reviennent.

Elle a croisé son regard et la grand-mère est morte. Elle a voulu dire quelque chose, elle a planté ses yeux dans ceux de Judith en levant les sourcils. Fâchée, surprise. Et puis sa mâchoire s'est contractée, ses yeux se sont mis à briller et Judith a compris. Comme les souris qu'on retrouve, les oiseaux écrasés, les choses qui ne vivent plus. Les taches qui remplissaient ses yeux s'étaient diluées dans une masse claire, un vide, sans plus pouvoir bouger Judith a écouté les pleurs du petit Michael. Son père n'a rien remarqué quand il est entré dans la pièce. Il a demandé à sa fille pourquoi le fauteuil était trempé, pourquoi il fallait toujours qu'elle se comporte comme une gamine. Elle ne se souvient plus de ce qui s'est passé ensuite.

Judith repousse sa couverture, sort une jambe après l'autre et se glisse doucement dans le lit de Michael. Elle se colle contre son frère et

tout est remplacé par le contact brûlant de son corps, ses cheveux trempés de sueur, le rythme de son dos qui se gonfle contre elle. Elle lui prend la main, elle pose un baiser sur sa tête et respire sa chaleur. Elle dit : « N'aie pas peur, Michi. Il ne faut pas avoir peur. » Sous ses paupières fermées s'anime alors l'image d'une petite fille blonde qui lui montre une fourmi dans la paume de sa main.

### 3

Elle avait décidé de l'avoir seule. Rita n'aurait pas eu la force de s'occuper d'un mari en plus d'un enfant, sa propre mère était morte d'épuisement pendant que l'autre jouait à la guerre, perdait la guerre, les fusils sont moins lourds que les bébés qui pleurent. Son Hannah, elle l'aurait seule ou elle ne l'aurait pas.

Gerhard n'était pas laid et il avait dit un jour, ivre et blagueur, qu'avec dix ans de moins il l'aurait épousée. Rita avait trente-huit ans et une vie de travail dans les reins, elle n'avait plus le temps de faire la difficile. Gerhard faisait partie de sa brigade de travail, il était conducteur d'excavatrice de charbon, comme elle. Dans le bassin minier de Lusace, les brigades évoquaient ces familles dont les membres ne se ressemblent pas, les visages différents mais les gestes harmonieux, transmis des uns aux autres à force d'habitude et de camaraderie. C'est Rita qui tenait le journal de brigade, elle le remplissait régulièrement, avec application, et le signait de son nom complet. Margarete Wolter. Si elle n'oubliait jamais de mentionner une incivilité ou du matériel abîmé, elle notait aussi les plaisanteries et les histoires du jour, les naissances des enfants, les décès des anciens. Les autres le lisaient comme un roman qui parle de soi, concentrés, exigeants, lui en faisant la remarque si quelque chose manquait. Elle

écrivait le matin pour la veille, juste avant de monter dans l'excavatrice, juste avant de commencer le travail.

Une fois là-haut, dans la cabine, Rita dominait la mine. Un paysage de lune, un immense désert dont l'horizon formait une boucle autour d'elle, de la terre et de la roche, cet autre monde dans lequel les hommes creusent et récupèrent la pierre qui produit l'énergie. Rita posait ses mains sur les manettes noires et le monstre sous elle se mettait en mouvement, la machine devenait une extension de son corps. Rita pesait trois mille quatre cents tonnes, s'élevait à quarante mètres au-dessus du sol et déblayait des montagnes en un mouvement de bras. L'excavatrice pivotait et Rita écoutait le vacarme de la roche qui s'éboule, la pierre cueillie dans les godets, la roue s'enfonçant dans la crête comme un marteau dans du miel. Assise dans le ciel, Rita se sentait forte.

Les années s'étaient étirées et un visage lui était apparu, juste une idée, un éclair rose au fond de ses pensées. Dans la carcasse incassable de l'excavatrice, Rita s'était mise à penser à la douceur de ceux que l'on fait naître. Elle s'était imaginé une petite fille qu'elle aiderait à grandir, une petite fille qui n'en resterait pas une et deviendrait une travailleuse aux cheveux clairs. Hannah. C'est le nom qu'elle choisirait.

Un soir que la brigade fêtait la fin de la semaine, elle avait demandé à Gerhard s'il était d'accord. Dans un cylindre de tôle, on avait fait le feu pour y cuire des saucisses, les hommes chantaient, se racontaient des histoires, le vieil Uwe s'était endormi et alors qu'il ronflait comme un torrent de pierres on avait dessiné une moustache sur sa lèvre et un pénis sur son front. L'excavatrice dormait au loin, on sentait dans l'air des odeurs de métal, de bière et de poussière. Le soir, sur la mine, le soleil prenait des couleurs étonnantes et une gaze se formait au-dessus de l'horizon, un rideau de chaleur pliant les lignes

droites comme aux abords des flammes. Rita avait essuyé son visage et pris une gorgée de schnaps pour se donner du courage. Gerhard était resté si longtemps silencieux que Rita avait cru qu'il allait refuser.

« Si tu ne veux pas le faire, c'est bien aussi. Je demanderai à quelqu'un d'autre ou je me débrouillerai autrement. »

Le vestiaire des femmes était toujours vide, Rita maintenait les épaules de Gerhard et le pressait contre le mur. Il voulait qu'elle l'embrasse. Ses lèvres striées par sa moustache, sa langue un goût de bière et une chaleur de viande, Rita avait défait son soutien-gorge avant de lui prendre les mains et de les glisser contre elle. Au bas de son ventre elle pouvait sentir son sexe tendu, la brûlure au travers des vêtements de travail, elle l'embrassait sur le front, les joues et les lèvres. Comme dans l'excavatrice, Rita s'était sentie capable de faire bouger un corps, de piloter des membres qui ne lui appartenaient pas. Gerhard était heureux, il ne croyait pas en sa chance. Depuis combien de temps n'avait-il pas touché un autre corps que le sien ?

« Tu me fais une fille. C'est une fille que je veux. »

Pendant qu'il riait, elle l'avait pris d'un seul coup et en entier. Son rire contractait ses muscles et faisait bouger son sexe à l'intérieur, elle le serrait contre elle en appliquant sur lui un mouvement régulier. Étouffé dans sa peau, son souffle s'était changé en une humidité, un liquide pareil à ceux de l'amour, elle modulait son rythme. Rita n'avait besoin de personne pour faire vibrer son corps mais elle aimait parfois partager ces moments qui ne se partagent pas. Gerhard avait fini le premier, par amitié il avait continué, faisant glisser ses grandes mains sous la blouse de Rita. Elle avait avalé sa salive et s'était retirée.

« Merci mon Gerhard. Si ça ne marche pas cette fois, on réessayera. »

Gerhard avait espéré que plusieurs essais seraient nécessaires.

« Tu me diras quand même si c'est une fille. »

Il avait fallu beaucoup d'essais, mais c'est bien une fille qu'a eue Rita. Hannah est allongée, la main sous l'oreille, tout contre ce corps d'adulte dans lequel elle habite. Dans lequel elle a toujours habité. Ses boucles s'enroulent aux doigts de sa mère et parsèment d'or sa peau fatiguée. Des anneaux, une alliance.

Hannah et Rita jouent aux mots. Il suffit de dire le premier mot qui vient, sans rapport avec le précédent, sans anticiper celui qui suivra. Juste un mot. La lumière du jour s'en est allée par la fenêtre. La chambre est sombre, l'ampoule au plafond tient à un fil tordu. Elles ont chaud, l'une contre l'autre. Rita fait marcher deux doigts sur le petit dos rond, un index, un majeur, deux jambes imaginaires qui entament un galop transformé en caresse. « Dos. » « Fesses. » « Mollet. » Un rire s'échappe du ventre d'Hannah et traverse sa mère, il porte en lui chacune des années qui séparent la femme de la petite fille. « Bâton. » « Fourmi. » « Partir. »

Hannah se sent glisser hors de cet autre corps, le froid lui mord le dos, la glace des peaux que l'on décolle et puis les bras de Rita, solides, qui la soulèvent comme on détache un pétale de fleur.

Hannah est là, un filet blanc dans l'embrasure de ses paupières, déjà si différente de ce bébé rose et chaud qui n'a existé qu'un instant. Plutôt que de s'endormir en l'écoutant respirer, Rita enfile un imperméable en regardant la pluie à travers la fenêtre, la ville qui a remplacé le bassin de Lusace, Berlin qu'elles ont rejoint à la naissance d'Hannah. Elle se prépare pour son nouveau travail de nuit à l'usine de câbles. Elle se prépare au froid, au trajet à pied, aux hommes déjà ivres criant dans la rue les menaces qu'ils ont apprises. Le rythme, la fatigue, la cadence. Sa fille de six ans à peine qu'elle abandonne trois soirs sur six. Elle ouvre la porte et s'enfonce dans le noir.

Autour de son cou, un foulard bleu. Hannah a eu besoin d'aide pour l'attacher. La cheffe de groupe s'est agenouillée devant elle et lui a montré les étapes une fois encore. Les bouts croisés comme les oreilles d'un lapin, un tour et croiser à nouveau, tirer bien fort pour que le foulard ne tombe pas, arranger le nœud pour qu'il reste toujours beau. Hannah n'est pas la seule à avoir eu du mal, d'autres enfants se sont fait aider. Tout le monde est debout maintenant, les épaules en arrière et le regard vers l'horizon, on ne commencera qu'une fois le silence installé. Il faut écouter, et répéter ensuite. Répéter pour retenir.

*Nous, les Jeunes Pionniers, aimons notre République  
démocratique allemande.*

*Nous, les Jeunes Pionniers, respectons nos parents.*

*Nous, les Jeunes Pionniers, aimons la paix.*

*Nous, les Jeunes Pionniers, sommes amis avec les enfants de  
l'Union soviétique et de tous les pays.*

*Nous, les Jeunes Pionniers, étudions avec application, sommes  
ordonnés et disciplinés.*

*Nous, les Jeunes Pionniers, respectons tous les travailleurs et  
aidons efficacement partout.*

*Nous, les Jeunes Pionniers, sommes de bons amis et nous  
entraïdons.*

*Nous, les Jeunes Pionniers, aimons chanter et danser, jouer et  
bricoler.*

*Nous, les Jeunes Pionniers, faisons du sport et gardons notre  
corps propre et sain.*

*Nous, les Jeunes Pionniers, portons avec fierté notre foulard  
bleu.*

Hannah se perd dans l'avalanche des mots, ceux qu'elle connaît, ceux qu'elle ne connaît pas. Chanter, danser, jouer. République, fierté, application. Les commandements s'enchaînent à pleine allure, une seconde et déjà le suivant s'approche, le suivant et le suivant encore. Après les premières phrases, plus rien, un vide dans sa tête et la honte qui vient. Hannah peut voir un morceau de ciel à travers la fenêtre, le soleil dans un coin, le même que ceux qu'elle fait sur ses feuilles à dessin, toujours en haut à droite, toujours pris dans un angle. Les autres répètent. Les autres y arrivent. Pas elle.

Il s'agit toujours des chansons et des mots. Les airs lui traversent la tête sans y trouver d'accroche, les rythmes se perdent et les syllabes s'emmêlent, fondent jusqu'à devenir un amas homogène de bruits insensés. Hannah préfère apprendre avec son corps. Courir, nager, lancer des pierres, rentrer la tête et pousser sur ses pieds, sentir son dos qui roule contre le sol avant de se relever en flèche.

Autour d'elle, les autres enfants imitent la cheffe, recopient même les inflexions de sa voix, Hannah essaye de reprendre et bute sur une syllabe, elle se trompe, s'entend, fausse et à contre-courant. Elle décide alors d'ouvrir et de refermer la bouche sans un bruit, mimer, faire semblant pour ne pas mal faire. Hannah peut écouter maintenant qu'elle se tait.

C'est de cette façon que lui parvient, tout au milieu du bruit, une voix qui ne ressemble pas à celle des autres. Claire. Agréable. Une voix qui succède à celle de la cheffe et qui semble pourtant dire tout autre chose. Hannah fouille sa rangée des yeux. Il y a un garçon au front particulièrement haut, une bosse sous ses cheveux ras, un autre dont les mains sont couvertes d'eczéma. La jolie voix est juste derrière, elle l'entend clairement, elle n'entend plus qu'elle. En se penchant vers l'intérieur du rang, Hannah remarque une queue-de-cheval, des cheveux noirs retenus par un bandeau, souvenir trouble d'un jour au

terrain vague. Un visage près du sien, une fourmi qui s'échappe. Bonjour ! crié dans ses oreilles.

Judith tient ses mains sur son ventre et gonfle le torse, les paroles lui viennent avant que la cheffe ne les ait prononcées, elle résiste à l'envie de les dire avec elle. Judith est fière de son foulard, trop longtemps elle l'a vu sur la gorge des autres enfants, trop souvent elle a dû faire promettre à son père qu'elle porterait le sien, son sourire comme preuve que rien d'autre ne vaut d'être tant espéré. Quand elle rentrera de sa première journée, elle montrera à Michael ce que contient son paquet de surprises, grand cône de carton décoré qu'il a fallu laisser à l'entrée du gymnase. Les figurines, les petits carnets d'école, un crayon à papier relié à sa gomme par une languette en fer. Elle détachera le foulard de son cou et le nouera sur celui de son frère. Elle lui dira qu'il est le plus jeune des Jeunes Pionniers.

Un grattement à l'arrière de son crâne, comme une démangeaison. Judith passe une main sur sa nuque, soulève sa queue-de-cheval et y enroule son doigt. L'impression persiste. Aussi collante que du savon qui sèche, aussi pesante que les questions d'adultes. Elle perd le rythme, se trompe de phrase, Judith se ressaisit mais le poids de ce qu'elle sent l'empêche de continuer. Un regard. C'est d'un regard qu'il s'agit, celui d'une petite fille aux cheveux bouclés.

Judith a les yeux noirs, Hannah les paupières roses. Elles se fixent sans rien dire, elles sont comme pétrifiées, c'est la toute première fois qu'elles reconnaissent quelqu'un. Un sourire apparaît. La contraction d'une lèvre, une lumière dans l'œil, un feu qu'éveille un feu. Hannah et Judith cessent de répéter les commandements de la cheffe, elles se laissent aspirer par ce qui naît entre elles. En silence, elles se racontent la joie, la curiosité, la timidité, l'envie de rire et l'envie de jouer. Leur première conversation se fait à mots pensés, elles s'en contentent un

moment puis décident de se rejoindre. Hannah s'avance d'un pas et le rang se déforme, Judith se décale et le groupe perd sa structure, les rangées se délitent, quelqu'un tombe du banc en perdant l'équilibre.

La cheffe réclame le silence d'une voix ferme, un courant traverse le corps des enfants et on reforme le groupe, on respire lentement, on reconstruit le silence. Hannah et Judith ont réussi. Elles sont l'une à côté de l'autre maintenant, leurs épaules se touchent, la queue-de-cheval de Judith caresse le dos d'Hannah.

« Pour la paix et le socialisme, soyez prêts ! »

Elles montent leur main droite au-dessus de leur front, le pouce entre les yeux, leur réponse est la même que celle de tous les autres.

« Toujours prêts ! »

## 5

Inge dépose une goutte dans chaque tube de verre, colle les étiquettes préparées tout à l'heure, elle enlève ses gants et saisit le stylo attaché au carnet par un long cordon rouge. Elle écrit la date, l'heure, le numéro d'échantillon, puis vérifie qu'elle n'a rien oublié en suivant du doigt les neuf étapes du protocole. Elle n'a rien oublié. Inge entreprend d'organiser les paillasses pour la journée de demain et installe le matériel qui peut rester dehors pendant la nuit, elle nettoie les surfaces avec le pulvérisateur vert, les rince avec le rose, elle manque de faire tomber un erlenmeyer et le rattrape au vol. Ensuite, elle relève les températures des enceintes et s'assure que les boîtes sont scellées avant de se rendre au vestiaire.

Lorsqu'elle habitait à Leipzig, les laborantins dont Inge était responsable s'occupaient de ce genre de tâches. Elle aimait les accompagner à leurs débuts, expliquer chaque chose, s'assurer d'être comprise. Il régnait dans le petit laboratoire une ambiance studieuse et

cordiale. Quand elle est partie, ses collègues l'ont surprise avec une fête, le directeur est venu et il a eu des mots gentils. À vingt-neuf ans, Inge Moehn avait été bien des choses pour son équipe. Une collègue appréciée. Fiable. La mère de la petite Judith et du petit Michael, deux enfants charmants dont les visages nous manqueront. Mais la jeunesse est ainsi faite qu'elle cherche sans cesse le mouvement, la découverte et l'aventure. Le laboratoire perd un bon élément au profit de la capitale, une heureuse tragédie. Tout le monde a applaudi, un jeune collègue s'est approché d'Inge avec un cadeau, on s'était cotisé pour lui offrir une mallette en cuir rouge.

La mallette, elle n'ose pas l'emporter au laboratoire de Berlin. Elle ressemble trop à celle de son nouveau supérieur, M. Blumenthal, un homme silencieux qui n'adresse que rarement la parole à ses collaborateurs. Inge a suivi les conseils de son mari, elle s'est efforcée de ne pas se faire remarquer, la mallette reste à la maison et elle garde pour elle les suggestions d'amélioration des protocoles qu'elle ne peut s'empêcher de formuler secrètement. Inge n'est plus responsable de personne, elle prépare les plans de travail le matin et les nettoie le soir. Inge n'habite plus à Leipzig, elle habite à Berlin.

Sur le mur du vestiaire, l'horloge en plastique avance trop vite pour elle. Inge ne prend pas le temps de se regarder dans le miroir, elle relève ses cheveux noirs, dégrafe sa blouse et l'accroche à un cintre. Elle s'est maintenue après la naissance de Judith mais a pris deux tailles après celle de Michael, il a été nécessaire de racheter des blouses et Peter s'est plaint de la dépense inattendue. Depuis leur mariage, Peter tient à enregistrer l'économie du ménage sur un carnet à double entrée qu'ils actualisent à la fin de chaque mois. Il aime à dire que si sa hiérarchie connaissait les penchants consuméristes d'Inge, ils se feraient bannir du Parti.

© *Éditions Gallimard*, 2024.

Éditions Gallimard  
5 rue Gaston-Gallimard  
75328 Paris  
<http://www.gallimard.fr>

DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

ROUGE NU, 2022.

## TABLE DES MATIÈRES

1967

*Chapitre 1*

*Chapitre 2*

*Chapitre 3*

*Chapitre 4*

*Chapitre 5*

## BENJAMIN DE LAFORCADE

### Berlin pour elles

À l'est du mur qui sépare Berlin en deux, elles se sont promis de ne jamais se quitter.

Hannah et Judith ont six ans quand elles se rencontrent pour la première fois, leur amitié est de celles qui commencent tôt et ne finissent jamais. Elles vivent une enfance heureuse dans un pays qui ne l'est pas.

Mais comment préserver ce qu'elles ont de plus cher quand le père de Judith, cadre zélé de la Stasi, préférerait que sa fille s'éloigne de la petite Hannah et de sa mère très critique à l'égard du Parti ? Que se passera-t-il quand Karl, adolescent voyou, trouvera ce que cache son pasteur de père dans les sous-sols de son église ? Et quel rôle jouera Werner, ancien soldat nazi entré en marginalité, maquillant son visage pour attiser encore la fureur de la Stasi ?

Sur vingt années traversant l'histoire de la RDA, ces personnages et bien d'autres vont évoluer, grandir, affronter les dangers et défier le pouvoir en place. Certains tenteront de s'évader du paradis socialiste, d'autres seront victimes de son implacable régime. Mais Hannah et Judith lutteront de toutes leurs forces pour protéger leur merveilleuse amitié.

Un roman haletant sur fond de totalitarisme, où l'univers des enfants offre de purs moments d'éblouissement.

*Benjamin de Laforcade est né en 1993 et a grandi à Nancy. Il vit et travaille à Berlin depuis 2017. Il est l'auteur d'un premier roman paru dans la collection « Blanche », Rouge nu (2022).*

Cette édition électronique du livre  
*Berlin pour elles* de Benjamin de Laforcade  
a été réalisée le 3 juin 2024 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782073030108 - Numéro d'édition : 601001).  
Code produit : U58537 - ISBN : 9782073030139.  
Numéro d'édition : 601004.

*Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo*